

# Stëmm

vun der Strooss

TÉMOIGNAGE

## L'Europe au prix fort

La traversée de l'enfer  
d'un jeune peintre malien



EDUCATION

## DIGITAL INCLUSION

A success story

KULTUR

## MUSIK ALS THERAPIE

Der Geiger Simon Levenberg im Gespräch

# Editorial

## Léif Lieserinnen, léif Lieser,

mir freeën eis, Iech déi neisten Editioun vum Magazin N117 ze presentéieren. Dës Ausgab beschäftegt sech mat verschiddeenen interessanten Theemen a mécht Iech, léif Lieserinnen a Lieser, och mat eise Mataarbechter aus der Redaktioun vertraut.

An eiser éischter Rubrik erméiglecht eis den André Duebbers, laangjäreg Member an aktuelle President vum Conseil d'Administration vun der Stëmm vun der Strooss, en Abléck a seng jorelaang Erfarungen am Sozialektour zu Lëtzebuerg.

Och Artikelen perséinlecher Natur feelen net an dëser Ausgab. Sou deelt de Moussé Bathily, e jonke Mann aus eisem Redaktiounsteam, seng ganz perséinlech Erlebnisser mat eis. A sengem liesenswäerte Bericht beschreift hien, wat hien alles op senger Rees a Richtung Europa huet missen erliewen, bis hie schlussendlech zu Lëtzebuerg seng nei Heemecht fonnt huet.

Des Weideren erkläert eis de Patrick de la Hamette, wat et mat senger Missioun 'Digital Inclusion' op sech huet. D'Jij Linster-Besch beschreift an engem Interview d'Entwécklungsgeschicht an d'Erausfuereunge vum Projet

Sozialektour. De Simon Levenberg deelt seng Erfarungen als Stroossemuseker mat eis. Vum Viktor Frankl léiere mir eppes iwwer de Sënn vum Liewen. An zu gudder Lescht gëtt den Alex, e Mataarbechter vun der Stëmm, eis e klengen Abléck a seng Liewensgeschicht.

Zum Schluss wëlle mir Iech nach doriwwer informéieren, datt de Frédéric Braun net méi als Chefredakter bei der Stëmm vun der Strooss tätég ass. Mir soen him Merci fir déi gutt an zuverlässeg Zesummenaarbecht a wënschen him alles Guddes fir seng Zukunft.

Mat grousem Pleséier stellen ech mech als neie Responsabel vun der Redaktioun vir. Ech hoffen, menge Virgänger gerecht ze ginn an zesumme mat eisem Team Iech, léif Lieserinnen a Lieser, mat interessanten Theemen a spannende Liewenserfahrungen ze begeeschten.

Eng agreabel Lektür gewënscht

**Stanley Beier**

## Mentions légales

### Editeur

Stëmm vun der Strooss, asbl  
7 rue de la Fonderie, L-1531  
Luxembourg-Hollerich.

### Direction

Alexandra Oxacelay

### Direction administrative et financière

Arnaud Watelet

### Direction des ressources humaines

Tatiana Escure

### Conseil d'administration

André Duebbers, président;

Catherine Phillips, vice-présidente;

Marc van Vlokhoven, secrétaire;

Marc Welter, trésorier

### Administrateurs

Jean-Jacques Rauchs; Jean Robert

Lentz; Dr Arno Bache; Jean Feith;

Jean-Paul Schaaf; Giovanni Ferigo

### Rédacteurs en chef

Frédéric Braun, Stanley Beier

### Encadrement pédagogique

Michel Hoffmann (†)

### Equipe rédactionnelle

Alex, Hatip Tekin, Serge, João Pires,

Salih Tas, Patrick Schanen, Moussé

Bathily, Saima Stephen

### Correction

Sonia Thewes, Christiane Ehlinger

### Mise en page

thelen | werbeagentur, Trier;

www.thelen-werbeagentur.de

### Impression

Imprimerie Centrale,

3 rue Emile Bian, L-1235 Luxembourg

### Contact

téléphone : 490260-37;

mail : redaction@stemm.lu

### Courrier à la rédaction

lieserbreiwer@stemm.lu

### Abonnements

15 euros par an en tarif normal, soit

20 euros par an pour les détenteurs

d'une « carte membre »

### Carte membre

10 euros par an

### Service abonnés

info@stemm.lu

### Coordonnées bancaires

BIC : BCEELULLL

IBAN : LU63 0019 2100 0888 3000

Communication : « Abonnement » +

vos coordonnées

*Remarque : Association reconnue d'utilité publique, les dons en faveur de Stëmm vun der Strooss sont fiscalement déductibles des revenus nets en tant que dépenses spéciales à condition que leur cumul soit au moins égal à 120 euros par année d'imposition et dans la limite de 1 000 000 d'euros ou 20 % du revenu imposable (loi modifiée du 4 décembre 1967).*

Les articles signés ne reflètent pas nécessairement les positions de l'association.

Payez mobile avec

**payconiq**



# Inhalt

02 Editorial

---

04 News

---

## Sozial

06 Entretien avec André Duebbers

---

## Migration

08 L'odyssée de Moussé

---

## Education

14 Digital emancipation

---

## Kultur

18 Vom Straßenmusiker zum Therapeuten

---

## Santé mentale

21 Le sens de la vie selon Viktor Frankl

---

## Stämmen

22 Alex ou la valeur du travail

---

23 Klick

28 Poésie

LISONS ENSEMBLE.  
LISONS À HAUTE VOIX.

Ensemble contre les difficultés de lecture.

READ TOGETHER.  
READ ALOUD

United against reading difficulties.

16



Bonnevoie : A parish feeds the poor



Rejoignez-nous sur facebook / Join us on facebook / Werde Mitglied auf facebook





## Zusammen für mehr Inklusion

Bereits seit einigen Jahren unterstützt Digital Inclusion die Redaktion unseres Magazins mit technischem Material. Vor Kurzem hat der Verein gleich mehrere ältere Computer zurückgenommen und durch neue ersetzt. Außerdem gab es einen neuen Drucker und einen Projektor. Kostenlos. Wer mehr über das Konzept von Digital Inclusion erfahren will, dem sei unser Interview mit dem Gründer Patrick de la Hamette (dritter von links) auf S. 14 ans Herz gelegt.



# « Il faut travailler davantage ensemble »

Entretien avec  
André Duebbers,  
président du conseil  
d'administration  
de Stëmm vun der  
Strooss.

Entretien : Patrick Schanen  
Images : svds/ chd.lu

**Monsieur le Président, la plupart des gens vous connaissent en tant que journaliste. Comment est né votre engagement auprès de Stëmm vun der Strooss?**

Je suis devenu membre en 2006, à la demande de Madame Oxacelay, directrice de Stëmm vun der Strooss, pour occuper un poste vacant au sein du conseil d'administration.

**En effet, vous avez été trésorier pendant de longues années. En quoi votre mission actuelle est-elle différente ?**

En tant que président du conseil d'administration, vous ne décidez jamais seul. Notre conseil d'administration repose sur les compétences des individus qui le composent, parmi lesquels une juriste,





un réviseur d'entreprise, un enseignant, un médecin et un ingénieur. A côté du conseil d'administration, il y a le bureau exécutif (Burex), composé du président, du vice-président, du trésorier et du secrétaire. Tous sont en contact au quotidien avec Stëmm vun der Strooss en ce qui concerne les affaires courantes. Le bureau exécutif apporte des solutions et supervise le recrutement, mais a besoin pour toute décision de l'approbation du conseil d'administration.

**Quelles sont les priorités que vous identifiez pour Stëmm. En quoi votre expérience de journaliste vous sert de guide ?**

Je me vois avant tout comme le représentant de tous les clients qui viennent manger chez nous, ainsi que des employés de Stëmm vun der Strooss. Évidemment, chacun de nous a des idées en tête quand il en vient aux priorités. J'aimerais toutefois souligner que le fonctionnement de notre système a été jusqu'à ce jour très satisfaisant. Marcel Detaille, président sortant, avec qui j'ai collaboré pendant 18 ans, a accompli un excellent travail. Il n'est pas toujours nécessaire de réinventer la roue. Nous disposons d'un plan directeur qui indique le chemin à prendre et que nous ajustons régulièrement en fonction de la situation à Luxembourg, qui peut évoluer rapidement. Nous nous adaptons au fur et à mesure que les conditions se dégradent ou changent avec le temps. Nous identifions les endroits où il faudra plus de moyens. Pour moi, il est crucial que le système actuel ne soit pas alourdi par la bureaucratie. D'un point de vue journalistique, les médias abordent déjà un grand nombre de thèmes. Pour notre part, nous continuerons à perfectionner la communication via notre magazine, les podcasts et vidéos. Nous réalisons déjà un excellent travail sur les réseaux sociaux.

**Cette année, il a été beaucoup question de pauvreté au Luxembourg, et dernièrement du**

**scandale financier à Caritas. Que vous inspire tout cela ?**

Ce qui s'est passé chez Caritas est très grave, même s'il convient d'attendre les résultats de l'enquête pour pouvoir en dire davantage. En ce qui concernant notre structure, nettement plus petite, nous disposons d'un système de double signature. Au-delà d'un certain montant, deux signatures sont nécessaires pour débloquer des fonds. Ce qui nous préoccupe un peu, ce sont les discussions et commentaires sur les réseaux sociaux, où parfois on constate une tendance à l'amalgame.

**D'après vous, est-ce que l'offre actuelle est suffisante ?**

Je ne suis ni éducateur ni assistant social, mais je pense que les infrastructures actuelles sont insuffisantes. On observe une délocalisation de la misère avec des problèmes qui s'amplifient au nord du pays, notamment. Je souhaite également que les acteurs sociaux travaillent davantage ensemble. Prenons l'exemple du logement social : il y a 26 acteurs sur le marché, parmi lesquels Stëmm vun der Strooss, et chacun fait bande à part. Je pense que nous devrions oeuvrer en vue d'une meilleure communication dans notre travail. Sinon la coopération va encore souffrir, ce qui ne profitera certainement pas à toutes celles et ceux qui dépendent de nos services.

**Parlons un peu, pour terminer, de journalisme. Après tout, nous voici dans une rédaction et nous sommes curieux de savoir ce que ce métier vous a apporté...**

Journaliste une fois, journaliste toujours ! Ou du moins, journaliste retraité... Ma carrière a été à la fois marquée par des moments de succès et de défis. Le métier de journaliste est très riche en facettes. Travailler, comme je l'ai fait, pendant cinq ans sur la politique européenne, a été une expérience très enrichissante, surtout qu'à l'époque on se déplaçait

plus souvent qu'aujourd'hui. J'étais journaliste à radio 100,7 pendant 25 ans. Chaque jour a apporté de la satisfaction car c'est un métier où tous les jours, il y a du nouveau. Vous ne vous rendez pas au travail pour vous occuper de choses anciennes. Chaque jour apporte de nouvelles tâches. Chaque jour est différent et varié.

**De nos jours, beaucoup de gens ne font plus confiance au journalisme. D'après vous, le métier tel qu'il se pratique actuellement, correspond-il encore à votre propre conception du journalisme ?**

Ma mission en tant que journaliste a toujours été de rester objectif et juste, et je crois que j'ai réussi à l'être. Le journalisme est en effet en déclin, et il devient nécessaire de conserver sa qualité à l'avenir. Je constate actuellement une tendance au journalisme d'investigation, mais où il faudra malgré tout faire attention à ne pas précipiter les gens dans un rôle de suspicion. On ne peut comprendre les médias actuels sans les envisager sous une perspective économique. Beaucoup de médias sont obligés de générer des revenus grâce à leurs reportages. Ils semblent préoccupés avant tout par la consolidation et l'élargissement de leur lectorat.

**Quel conseil donneriez-vous à un jeune qui voudrait faire des études de journalisme ?**

Il s'agit avant tout d'une question de talent et de plaisir. Je pense que c'est finalement assez simple. En ce qui me concerne, je n'ai pas étudié le journalisme, mais l'histoire et la langue allemande, pour finalement tomber dans le journalisme tout à fait par hasard. Au départ, je voulais devenir enseignant. Finalement, j'ai été très heureux dans une carrière différente. Il faut aimer le journalisme. Si vous étudiez le journalisme alors que vous n'aimez pas ce travail, que vous avez du mal à écrire etc., alors ce métier n'est pas fait pour vous. ■



Nous publions ici le récit personnel de Moussé. Confié par ses parents à un maître coranique exploitant ses élèves, il décide un jour de prendre la route du désert en vue d'une vie meilleure. Ignorant les dangers qui l'attendent, il se retrouve bientôt entre les mains des trafiquants de migrants qui sévissent dans cette partie du monde. Il survivra grâce à des travaux plus ou moins forcés, jusqu'à se retrouver, bien des années plus tard, à bord d'une embarcation de fortune en direction de l'Italie.

## « La route de l'enfer vers le paradis »

Récit : Moussé Bathily

« Je suis né dans le village de Gadiaba Diala, situé dans le cercle de Nioro du Sahel, au sud du Mali. Pour nourrir le troupeau de moutons et de chèvres de mon maître coranique, je voyageais pendant des semaines à travers le Sahel, jusqu'à la zone verte. À cause de cette pratique les talibés n'arrivaient même pas à étudier. On était obligé d'endurer vent, tempête et soleil, et parfois quémander du secours. Certains s'adonnaient au vol pour avoir de quoi manger, d'autres retournaient à des heures tardives ou passaient la nuit dehors. Mais gars à celui qui perdait une chèvre ou un mouton appartenant au maître : il était tabassé et maltraité pendant plusieurs jours. Quelques-uns se sont également retrouvés dans le piège des terroristes au nord et au centre du Mali, sont devenus la proie de bandits ou étaient tués pour des faits rituels. Si parmi nous quelqu'un tombait malade, le maître coranique ne s'occupait pas de lui. Il était obligé d'aller demander des médicaments auprès de personnes de bonne volonté.

J'aimais les écoles et la peinture. Dans chaque village, dès que j'apercevais une école sur mon chemin, j'arrêtais pour apprendre quelque chose. Dans un de ces villages, il y avait un jeune peintre, chez qui j'allais toujours me cacher et qui m'a appris la peinture. Il a commencé à s'intéresser à ma situation, mais le jour où notre maître en a eu vent, il a reçu des menaces de mort.

En 2015, des hommes armés ont pris notre village d'assaut pour y instaurer la charia. Des femmes ont été abattues et plusieurs hommes ont eu la main coupée. On aura passé une journée entière entre leurs mains. La nuit, un jeune que j'appelais « grand frère » m'a dit de m'évader.

## La route du désert

Arrivé à Mopti, ville au centre du Mali, j'ai été témoin des tensions entre gouvernement, groupes rebelles et terroristes. Comme je n'y connaissais personne, j'ai décidé de prendre la route du désert. Je ne savais même pas où elle allait me mener. Après quelques jours, je suis tombé sur un camion qui transportait du bétail. Le chauffeur m'a conduit jusqu'à la ville d'Ansongo, où font halte également les camions qui sont de passage vers le Niger. J'ai fini par trouver un chauffeur pour passer la frontière et me conduire jusqu'à Niamey, capitale du Niger.

Une fois arrivé à la gare de Niamey, je me suis mis à la recherche de petits boulots pour avoir de quoi vivre. C'est ainsi que j'ai commencé à faire des retouches de peinture sur des camions et des bus. J'ai aussi fait les courses à la place des gens. Jusqu'à ce que quelqu'un me propose de partir travailler à Agadez, la ville la plus importante du nord du Niger. J'ai fini par accepter et c'est ainsi que je suis devenu peintre en bâtiments. À côté de cela, j'ai également aidé à charger des convois partant pour la Libye.

Un jour un toubou (NDLR. Membre d'un peuple nomade du Sahara) m'a demandé pourquoi je ne partais pas pour la Libye, où je pourrais facilement gagner ma vie. Je lui ai répondu que je ne connaissais personne là-bas et que je ne parlais pas arabe, mais il m'a proposé de m'emmener avec lui car il aurait besoin de quelqu'un comme moi pour des travaux de peinture. J'ai fini par accepter, il est parti et à son retour, il m'a prêté de l'argent pour le trajet.

## Libye, le début de l'enfer

J'avais vu pas mal d'hommes, de femmes et d'enfants partir, sans jamais penser aux dangers qu'ils encouraient. On a pris la route pour la Libye un jeudi soir, à bord d'un convoi de camions et de pickups. Après une journée de voyage, le convoi s'est séparé en groupes de trois à quatre. Pendant qu'on conduisait, des passagers tombaient sans que le chauffeur ne s'en rende compte. On a voulu le lui signaler, mais avec le bruit des moteurs et le vent, il n'a pas compris. Par chance, on a réussi à retrouver une personne, mais pas les autres qui sont sans doute mortes.

Après avoir franchi la frontière, l'enfer a commencé pour nous. Les chauffeurs ont commencé à frapper les hommes et à violer les femmes. Il y avait parmi nous une fillette de onze ans, qui n'a pu supporter ce calvaire et qui est décédée. À chaque arrêt, ils recommençaient à violer. Un monsieur a vu sa femme et sa fille violées devant lui.

Quand un des camions est tombé en panne avec 47 personnes à bord, ils leur ont dit d'attendre au milieu du désert jusqu'à ce qu'on vienne les chercher. Nous leur avons donné toute notre eau. On a accroché leur camion au nôtre pour être réparé en ville, puis on est reparti.

Arrivé à Gatrone, ville oasis libyenne, on a réquisitionné nos téléphones, notre argent et objets de valeur. Puis, on nous a enfermés dans une cour. Ils ont donné de l'eau aux femmes, soi-disant pour se laver. Mais elles ont été violées. Plusieurs hommes sont morts abattus. Quelques jours plus tard, nous avons appris que les chauffeurs n'avaient pas réussi à retrouver les 47 personnes, restées derrière dans le désert. Une semaine plus tard, nous étions toujours sans nouvelles.

Une liste a été dressée de gens destinées à poursuivre leur chemin. J'en faisais partie. Alors, comme d'autres, j'ai été transporté à Mourzouq, ville située plus loin au nord, pour être à nouveau emprisonné. Cette fois, nos gardiens étaient des Africains noirs. Faute d'argent pour payer notre libération et un moyen de transport pour nous rendre à Sebha, au nord de Mourzouq, ils continuaient à nous maltraiter, à abattre des personnes parmi nous et à violer les femmes. Car à côté de notre prison, se trouvait une autre cour pour les personnes qui avaient payé et dont on avait besoin pour travailler.

Un jour un homme est venu nous rendre visite dans notre prison, le type qui m'avait invité à venir en Libye. Je me suis approché de lui pour voir s'il se rappelait de moi. Il m'avait oublié, me disait-il, tout en ordonnant au gardien de me transférer dans la prison d'à côté. C'est ainsi que pendant les mois suivants, j'ai été affecté à divers travaux très pénibles pour moi. On travaillait nuit et jour dans des bâtiments. Jusqu'à ce qu'un gardien qui avait pitié de moi, me propose son aide pour me rendre à Sebha. J'ai accepté et il m'a prêté de l'argent en m'expliquant qu'un taximan viendrait me chercher au marché. Sur les 200 dinars que j'avais, ce dernier m'a pris 150, tout en me filant un numéro de téléphone avec un nom. Mais une fois arrivé au marché de Sebha, on n'a réussi à joindre personne au téléphone. Alors on est reparti dans un camp où on m'a demandé de verser des droits d'accueil.

La vie était compliquée à Sebha. Rien que de croiser le regard d'une femme dans la rue, pouvait vous causer des ennuis. C'était pire encore pour ceux parmi nous qui travaillaient chez des particuliers. Car les enfants étaient curieux de voir des Noirs, et tandis qu'eux avaient le droit de vous regarder, les regarder à votre tour pouvait vous coûter la vie. J'ai néanmoins réussi à économiser un peu d'argent à Sebha, si bien

qu'un jour, je suis allé voir un passeur pour qu'il m'envoie à Tripoli. Mais 300 dinars n'étaient pas suffisants à ses yeux. J'ai commencé à le supplier et il a fini par accepter. A une condition : que je nettoie son foyer, jusqu'au jour de départ, ce que j'ai fini par faire pendant presque quatre mois. Jusqu'à ce qu'il vienne m'avertir une nuit de notre départ pour Tripoli à 3 heures du matin.

## Tripoli

C'était un voyage pénible à bord d'un autre convoi de pickups et au bout de deux jours de route, nous étions à nouveau placés dans une prison. Environ une semaine plus tard, on nous a séparé. Tandis qu'une partie de nous était vendue comme de la marchandise, l'autre dont je faisais partie, était autorisée à continuer notre route jusqu'à Tripoli. Sauf que, comme c'était la guerre, on était obligé de continuer à pied pendant avec un guide pendant trois jours. Au deuxième jour, on est tombé sur un groupe armé. Plusieurs parmi nous ont réussi à s'échapper. Quant à moi, j'ai été fait prisonnier et transporté avec d'autres à quelques kilomètres de Tripoli, puis mis dans un camion qui

transportait des gravats. Une Guinéenne est morte en chemin avec son enfant de trois ans.

À notre arrivée on a été placé dans une autre prison de laquelle on ne sortait que moyennant de l'argent. C'est là que j'ai aperçu un jeune qui parlait ma langue. Je lui ai demandé s'il pouvait nous aider à sortir de prison et il m'a demandé le numéro de mes parents. Je n'avais pas eu de nouvelles de mes parents depuis longtemps.

Dans cette prison, tout le monde était étonné de voir un jeune de 16 ans, seul sur la route. Alors, le patron de la prison a demandé à me voir. Lui-même étonné de mon jeune âge, m'a proposé de rester travailler chez lui pour rembourser mes dettes. Plusieurs mois plus tard, il m'a envoyé chercher du travail à l'extérieur afin qu'il puisse m'envoyer en Europe. Là-bas, tout le monde cherche à partir en Europe d'une manière ou d'une autre. Alors, je me suis mis à chercher et par chance, j'ai réussi à décrocher un poste à l'usine Pepsi.



Le trajet pour me rendre à mon travail était très risqué. A plusieurs reprises, on s'est fait attaquer par des groupes armés. J'ai réussi à rembourser l'argent du passeur - environ 5000 euros (le prix d'une traversée vers l'Europe), mais la violence était quotidienne dans le quartier des immigrés, tout comme les kidnappings. Il fallait être toujours prêts à prendre la fuite. À tout moment, aussi bien la police que des bandes armées pouvaient vous kidnapper. Soit vous collaboriez avec eux soit vous les payiez en échange de votre liberté. À l'exception des femmes, qui n'échappaient jamais aux viol.

Un jour, en partant au travail vers 6 heures, un important affrontement a eu lieu entre deux groupes armés en plein milieu de la ville. J'ai réussi à entrer dans l'usine Pepsi, mais comme les violences ont continué pendant quatre jours consécutifs, je n'ai réussi à rentrer chez moi que plusieurs jours plus tard. Finalement, j'ai fini par demander au chef du foyer de pouvoir quitter le pays, car je ne voulais plus rester en Libye. On m'a expliqué que le plus facile serait de me rendre en Tunisie. Alors, j'ai payé mon transport.

Arrivés à Sabratha, toujours en Libye, on nous a placé dans une résidence appartenant à la marine que les chefs appelaient maison blanche. Une fois enfermé là-bas, on n'en sort plus, parce qu'elle est gardée.

Là-bas, je n'avais même pas place pour dormir et la vie était très difficile. Tout était rempli de punaises. On n'arrivait même pas à dormir. Durant tout ce temps à vivre au bord de l'eau, je ne me serai lavé que deux fois. En tout, nous étions plus de 3 000 hommes, femmes, futures mères et enfants. Depuis la cabine téléphonique d'une boutique, on passait des appels à nos parents pour qu'ils continuent à nous envoyer de l'argent. On y vendait aussi des cartes de recharge. Mais quand au cours d'une seule semaine, la faim et la maladie ont tué environ 60 personnes, une révolte a éclaté qui aura duré une journée entière. Les gardiens nous ont tiré dessus en nous appelant au calme. Finalement, on nous a promis de la nourriture et de l'eau dans les citernes tous les vendredis - tout, sauf des médicaments.

Le lancement de bateaux vers l'Europe se faisait en fonction de la météo, soit une fois par semaine soit après des mois passés sans aucun lancement. Pour le départ d'un bateau, on mobilise des hommes armés. Chaque passeur a son bateau Zodiac qui accueille 137 personnes à la fois. Chaque lancement de bateau était suivi par la peur d'obtenir des mauvaises nouvelles : naufrage, panne de moteur, pirates ou disparition en mer. Si un Zodiac faisait naufrage, on pouvait ramasser les corps en bord de mer quelques jours après. Soit vous réussissez à atteindre l'Italie soit vous disparaissiez en mer, à moins que vous retourniez dans le camp avec la famine, le manque d'eau potable et les maladies. Quoiqu'il en soit, les passeurs et les gardiens ne pensaient qu'à l'argent et aux femmes qui se trouvaient au camp et qui, d'une certaine façon, leur « appartiennent », peu importe leur âge.

Pour faire la cuisine, on mettait le feu à des bouteilles d'eau en plastique. Alors pour me faire un peu d'argent, je sautais par-dessus la clôture la nuit pour aller chercher du bois sec que je vendais par tas pour 1, parfois 10 ou même 30 dinars. Un taximan qui m'avaient observé vendre du bois, m'a proposé de vendre du poulet. Je les achetais à 5 dinars et je les revendais à 10 dinars. Certains jours, j'ai vendu de 100 à 200 poulets. En parallèle, je continuais à vendre du bois.

Je cherchais toujours à quitter la Libye pour la Tunisie, parce qu'avec tout ce que voyais, j'avais peur de prendre la mer. Sauf qu'il n'y avait aucun moyen de sortir. L'existence du camp reposait sur une convention entre un certain Mohamed de Sabratha et la Marine des villes de Zouara et de Zaouïa. Pendant plusieurs mois, aucun bateau Zodiac n'est parti de chez lui direction l'Europe, si bien qu'on était de plus en plus nombreux dans le camp.

Certains ont tenté de lui faire la peau, rendant la situation encore plus compliquée pour nous tous. Finalement, Mohammed a été obligé d'aller négocier avec la Marine pour pouvoir reprendre ses activités. Ce jour-là, alors que j'étais de nouveau parti chercher du bois sec, j'ai été attrapé, ligoté et frappé. Ils m'ont gardé jusqu'au retour de Mohammed. Lorsqu'il est arrivé, il a voulu savoir pourquoi je collectionnais du bois sec. Je lui ai expliqué que j'en avais besoin pour manger et pour économiser de l'argent pour mon voyage. Comme c'était son « jour de chance » (il venait d'échapper à la mort) il m'a assigné un passeur du nom d'Aboubacar ainsi qu'un jour de départ.

## Départ

Deux mois se sont écoulés, avant qu'une nuit on vienne me réveiller pour me préparer à mon départ. C'est ainsi que soudainement je me suis retrouvé sur un bateaux Zodiac avec 137 autres personnes, hommes, femmes enceintes et enfants. C'était vers 1 heure du matin. On a navigué toute la nuit. Vers midi, on a aperçu la marine tunisienne qui s'attendaient sans doute à ce qu'on accoste, mais on a continué notre chemin. Vers 15 heures, on a aperçu un petit avion au loin. Tout le monde était fatigué et souffrait de vomissements, de l'odeur de la mer et de l'essence, ainsi que des brûlures de l'essence mélangé à l'eau de mer - pires que le feu ou l'huile chauffé à 200 degrés.

En tout, nous aurons passé deux jours en mer, jusqu'à ce que vers 19 heures, nous apercevions des bateaux de sauvetage venant vers nous. L'équipage nous demandait de couper le moteur. On se croyait sauvé. En effet, notre Zodiac était déjà percé de trous et certains étaient pris de panique à la vue de l'eau qui entrainait. Ils nous disaient de jeter par-dessus bord le moteur et les bidons d'essence. Mais le moteur était attaché à une planche de bois abîmé. J'ai récupéré les raccords d'essence



pour y attacher mon pantalon. Le capitaine a fini par jeter tous les bidons d'essence, à l'exception d'un seul.

La nuit a fini par tomber et le temps a changé. Les sauveteurs semblaient nous avoir oublié, si bien que certains parmi nous ont commencé à pleurer. Le capitaine a demandé à tout le monde de rester calme. Puis, la personne qui était assise sur le bidon a dit : on dirait qu'il y a un peu d'essence dans les bidons. Tout le monde était content, mais il a dit qu'il y avait un grand problème, qu'on avait de l'essence mais pas les raccords. Il y a eu un silence total. C'est alors que je me suis souvenu que c'était moi qui avait gardé les raccords. Je les ai soulevés pour les montrer et tout le monde était content. Certaines femmes se sont même mises à chanter.

On voyait toujours les bateaux de sauvetage au loin. On a continué à conduire pendant presque deux heures. Finalement, on est venu nous chercher avec trois petits bateaux, puis des bateaux plus grands sur lesquels on a passé deux jours et demi avant d'atteindre Palerme vers 16 heures de l'après-midi.

C'était en mars 2017.

On a été bien accueilli. On est d'abord passé par la police puis dans des centres d'accueil. Une semaine plus tard, j'ai été transféré en province de Palerme, dans la ville de Partinico.

## Nouvelle vie

Ma nouvelle vie a commencé dans une chambre pour quatre personnes, de la nourriture matin, midi et soir, avec un assistant médical et 75 euros d'argent de poche par mois. J'ai commencé à aller à l'école pour apprendre la langue. C'est là que

mon talent d'artiste a été découvert. Après avoir décroché un diplôme, j'ai commencé à donner des cours artistiques aux élèves du lycée Santi Savarino de Partinico. Ce n'était pas évident pour un Africain comme moi. Les élèves avaient entre 14 à 17 ans et je suis une personne plutôt timide. J'ai tout de même réussi l'année, en dépit de certains parents et jeunes qui n'acceptaient pas de voir un Noir enseigner à l'école (j'étais le premier enseignant africain). J'ai reçu mon certificat d'enseignant d'art l'année d'après, mais le responsable de notre école a refusé de m'engager à nouveau.

Finalement, j'ai trouvé du travail auprès de la marine de Balesstrate. L'endroit est très beau, mais on ne m'a payé que 300 euros par mois. J'y ai travaillé pendant mois à partir de 2018 jusqu'à ce que j'obtienne mon titre de séjour. Mais là-bas non plus, ils ne voulaient pas me donner de bon contrat et il était compliqué voire impossible pour moi de survivre avec 300 euros. Un jour, la responsable du centre Silvana où j'habitais m'a dit que le meilleur pour moi, ce serait de me rendre dans un autre pays, que la Sicile n'était pas le bon endroit pour moi.

Alors, j'ai fait mes bagages. Elle m'a donné 200 euros ainsi qu'un ticket de vol pour Turin. Je ne connaissais personne en Europe. Arrivé à Turin, j'ai attendu le train pour Vintimille. Arrivé à Nice, j'ai pris le bus pour Lyon. Là-bas je suis tombé sur d'autres Africains. Je leur ai expliqué ma situation en leur disant que j'étais à la recherche d'un travail et d'un hébergement, mais eux-mêmes cherchaient à aller de l'avant. Avec les rumeurs qu'on entendait sur le Covid-19, je me suis dit : pourquoi ne pas aller en Belgique. Il y avait seulement des tickets de bus pour Lille. On aura été deux jours sur la route. Arrivé là-bas, j'ai dormi sous la pluie. Jamais auparavant, je n'ai eu autant froid. Le lendemain matin, j'ai acheté un ticket pour Bruxelles où je suis arrivé vers 10 heures. C'était un vendredi et tout était fermé à cause du Covid-19.

Comme je ne savais pas où aller, je suis resté à la gare du Nord Bruxelles. J'ai dormi sous la pluie pendant plusieurs jours. J'avais froid, mais ils y avaient des associations qui servaient à manger. Après une semaine, j'ai été envoyé à Arlon dans un centre de la Croix-Rouge. Là-bas, j'ai participé à des activités et des formations d'intégration. J'ai accepté entre autres de décorer les cuisines pour exprimer mes talents. La peinture, après tout, est comme une image de l'humanité. J'y ai passé presque un an, jusqu'à ce que je reçoive l'ordre de quitter les lieux. Comme j'avais entendu parler du Grand-Duché, j'ai pris le train pour la gare de Luxembourg. »

*Arrivé à Luxembourg, Moussé tombe entre les mains de malhonnêtes qui l'exploitent. Contacté par Moussé, une assistante sociale de Stëmm vun der Strooss entreprend des recherches pour faire toute la lumière sur sa situation. Aujourd'hui sous protection judiciaire, ses détracteurs risquent des peines de prison. Moussé est membre de la rédaction depuis 2024. ■*

**How would you describe the mission of Digital Inclusion?**

Patrick de la Hamette: Since founding Digital Inclusion, eight and a half years ago, our mission has been to provide access to the digital world to as many people as possible. Indeed, we view digital technology as a means to promote social inclusion in many different ways. Digital Inclusion is an example of a circular economy highlighting the positive environmental impact of refurbishing IT devices.

**In what ways do you use technology to promote social inclusion?**

Giving people access to technology enhances their autonomy as citizens when it comes to dealing with public administrations and so



# Equipping the unequipped

Founder Patrick de la Hamette talks about how Digital Inclusion hands out thousands of refurbished computers yearly and ensures people make the most of them.

Interview: Salih Tas, Hatip Tekin

on. It also increases their knowledge as human beings, by allowing them to self-train. We equip people with the equipment they might not be able to afford. We promote digital literacy through specific training such as our First Steps with a Computer program, where we teach basic techniques to those who might struggle with writing emails etc. The follow-up class focuses on digital autonomy and aims to make sure that people get accustomed to using computers daily and can teach themselves the things they need to know. A third course, called Digital Citizenship, is an introduction to platforms like MyGuichet, LuxTrust, and other digital services specific to Luxembourg. In case you need help, there is our Digital Coach whom you can talk to and who will walk you through the different procedures. The whole package is available in 10 different languages - some of which, such as French, German, or English, we teach for free. This is yet another way in which we aim to promote social inclusion, especially for migrants who have only recently arrived in Luxembourg. Furthermore, Digital Inclusion provides you with free access to industry-leading software, as well as insights into the workings of certain technologies, such as AI to make life for you in Luxembourg as easy as possible!

## **How does the process of providing free computers and technical equipment work?**

Since founding Digital Inclusion, collecting computers and laptops from donating companies, public institutions, and individuals has been at the core of our project. The process of collecting is done professionally and great care is being taken with the data. The social distribution in itself is exclusively destined for people in need, who either benefit from the allocation de vie chère or are refugees in Luxembourg. Our goal is to equip every household in need with computers.

## **What challenges do you face with equipment donations and how do you overcome these challenges?**

So far our biggest challenge has been finding enough laptops for the ever-growing number of people in need of equipment. We reach out to as many companies as we can to educate them on the official nature of our mission as a government-funded body. We need to differentiate ourselves from other similar projects. At Digital Inclusion, we want to make sure that the process of handing out laptops is fully transparent to all. That's why we put in place a fair and public waiting list. It also means that whenever you run into a

beneficiary of welfare, you can direct them to us and we will do our best to help them out. Our goal is to elevate this solidarity process to a level of professionalism in line with a public service equality duty.

## **Can you share some examples of individuals whose lives have been changed through your organization's efforts?**

So far we have provided computers for over 8,000 people, some of whom have also booked our classes. The people we help come from many different backgrounds. I met adults who had never before held a mouse in their hand. Of course, much depends on what part of the world people come from. Poverty is often one of the reasons people might not be familiar with the use of computers. When arriving in Luxembourg, some not only discover Europe, they also enter the digital world for the very first time. We also welcomed Ukrainians who fled to Luxembourg right after the start of the war and wished to continue working in their old job remotely. These are people who have all the necessary digital skills but lost access to equipment through external events. ■

---

**Digital Inclusion asbl**

1 rue du Dernier Sol (Bonnevoie)  
www.digital-inclusion.lu



# “Training courses would be great”

**The parish of Bonnevoie regularly hands out food to people in need. Can you tell us a little about the history of this action?**

Our history goes back to the 1980s, when people in need started ringing at Fr. Joseph Felten's door, then priest of Bonnevoie, to request help. He started by giving a little money to them. Later on, a group of friends decided to collect more. By the time today's auxiliary bishop of Luxembourg Léon Wagener took over as priest of Bonnevoie, the number of people asking help had increased substantially.

**Twice a week, Bonnevoie's parochial Sozialekipp gives out free food, clothes and hygiene products to the necessitous under the leadership of coordinator Jij Linster-Besch.**

Interview: Saima Stephen

So together with my late husband and two other people, he decided to set up Sozialekipp. They started out by handing out food vouchers for Vollekkichen and sometimes a little money. But over the course of the years, the number of people requesting help went further up. That's why, under Fr. Laurent Fackelstein, our current priest, the parish of Bonnevoie started giving out food as well. In the beginning, we were only around 20 people serving food every Tuesday. But we have continued to do so ever since and even during the covid-19 pandemic. At some point, coordinating became too much of a burden to Fr Fackelstein and he asked me to take over. We are now around 60 volunteers. Every Tuesday morning, we give out vouchers, food as well as coffee, tea or juice in front of the church. We went from helping 20, to welcoming around 150 poor or homeless people every Tuesday morning. As for drug addicts, they mostly come on Thursday evening. We also go to Abridado (CNDS) to visit people there. It is many different things that Sozialekipp does under the



umbrella of an association called Amis de la Communauté catholique de Bonnevoie (Accb). We mostly rely on donations but we collaborate with other organizations like Banque Alimentaire or Stroossen Engelen who deliver food to us.

**What are some of the challenges you face in your job?**

The majority of people who come to our place to get food or whatever they need, are thankful for our help. But of course there are some who act up egregiously. We understand that some people might suffer from psychological issues, but still it is sometimes arduous for us to handle them, especially when they begin to shout. We are not trained social workers, you see, and in certain cases we just don't know what to do. We go home and continue thinking about what happened. So this might be one of the biggest challenges in the job I do and that's why, us volunteers like to gather after distribution in order to sit, play and discuss our day around lunch or coffee. The other big challenge is to collect everything that is needed from our donators and to bring it to Bonnevoie every Monday morning. And sometimes we ourselves need to go buy the stuff that is missing.

**Do are your plans for the future?**

I think it would be great if the people who are willing to help us in Bonnevoie get a training course. I would be great if we could find people who could help us determine how to deal

with certain situations, where we don't know how to react.

**How would you compare your offer and results to other organizations working in the same field?**

I'd say the main strength of Sozialekipp is our unity. We have very good relationships with our volunteers, we chat a lot and decide tasks together. It's a very healthy, friendly work atmosphere. I became friends with many volunteers. It might be complicated on some days, but most of the time we agree. Anyway, I am a team player and I don't like behaving as a boss. So it is this work culture that probably differentiates us from others.

**Any future aims or plans you want to share through this platform?**

To me it is very important that women get recognized for their contribution by the Church. Women should be considered equal to men. As president of Association Catholique des Femmes (ACFL), I hope women should at least be allowed to become deacons. To me that would be a good first step in the right direction. Through their work women contribute a great deal to the Church. What priest do, they can do as well and much more than that. As women we should continue to fight for our rights, even if it sounds weird to even use the word "fight". After all, these things should be considered normal. We are all humans and we all share the same rights and duties, aren't we? ■



# „Musik ist mehr oder weniger Dienstleistung“

Mit seinem Violinspiel verzaubert Simon Levenberg Luxemburgs Innenstädte. Was nur die allerwenigsten wissen: Er unterrichtet auch Musik, unter anderem für verhaltensauffällige Jugendliche.

Interview: Xhemail Bytyqi

**Einige unserer Leserinnen und Leser werden jetzt denken: Den kenne ich doch, der spielt immer so schön Geige in der Innenstadt! Wer ist der Mann hinter der Musik?**

Ich arbeite als freiberuflicher Musiker. Geboren wurde ich Russland, aufgewachsen bin ich im Saarland. Ich habe in Deutschland Musik studiert. Allerdings ohne Abschluss - aus dem einfachen Grund, weil ich irgendwann den Eindruck hatte, an den Musikhochschulen würden eher Roboter als Musiker ausgebildet. Besonders im klassischen Bereich.

Mit 17 hatte ich dann

meinen ersten Auftritt als Straßenmusikant. Ich hatte damals den Wunsch herauszufinden, wie das in der Öffentlichkeit funktioniert und ob die Menschen überhaupt aufnahmefähig sind. Und siehe da: Es hat den Leuten Spaß gemacht. Ich habe einige Zeit meines Lebens als Musiker gearbeitet, selbst wenn ich nicht immer nur von der Musik alleine leben konnte. Unter anderem habe ich als Büroangestellter bei der Versicherung gearbeitet, in einer Fabrik und auch die Post ausgetragen. Ich habe aber nebenher stets musiziert und das im Rahmen unterschiedlicher Projekte, sowohl im Saarland als auch gelegentlich in Frankreich. Musik ist ein fester Bestandteil meines Lebens. Es ist nicht bloß ein Beruf, es ist eine Berufung. Es ist etwas, das mir vollkommen entspricht.

**Hatten Sie damals Vorbilder, die Sie auf Ihrem Weg begleitet haben?**

Dass es so gekommen ist, ist in erster Linie meiner Jugend zu verdanken, bzw. zu verschulden - eben je nachdem wie man es sieht. Ich stamme wie gesagt aus dem klassischen Bereich. Ich habe mich allerdings immer schon für die unterschiedlichsten Musikrichtungen interessiert. Dazu gehört auch Rockmusik und wer die Biografie dieser Musiker studiert, stößt



unweigerlich auf Parallelen im eigenen Leben. So sind zu Beginn ihrer Karriere, nicht wenige in Kneipen und anderen Lokalen aufgetreten. Das Tolle an der Musik ist ja, dass dir das keiner stehlen kann. Musizieren kann man überall und jederzeit. Man braucht dazu keine Erlaubnis oder ein Diplom. Eins meiner schönsten Erlebnisse als Straßenmusikant hatte ich übrigens in Esch/Alzette, als auf einmal eine junge Frau auf mich zukam und mir verriet, dass ihre Tochter, die mir jetzt schon mehrmals zugehört und den Wunsch geäußert hatte, einmal genauso spielen zu können wie ich, nun zur Musikschule geht. Wenn ich auch nur diesen Prozess irgendwie beeinflussen konnte, so hat es sich jedenfalls für mich schon gelohnt ein Musiker zu sein. So was ist einfach klasse.

**Seit einigen Jahren sind Sie ja auch im sozialen Bereich aktiv. Für den Verein Liewenshaff geben Sie verhaltensauffälligen Jugendlichen Musikunterricht. Was macht Ihnen denn am meisten Spaß?**

Spaß habe ich bei allem was ich mache. Egal ob es sich nun um die Musik oder meine pädagogische Tätigkeit handelt - für mich gehört das alles zusammen. Übrigens verdiene ich die Tätigkeit bei Liewenshaff ebenfalls der Straße. Denn genau dort habe ich Jean Fetz, den Leiter von Liewenshaff, kennengelernt. Ursprünglich hatte er mich für seine Geburtstagsfeier engagiert. Danach gab es einige Auftritte bei Events und irgendwann hat sich dann herausgestellt, dass Liewenshaff auf der Suche sei nach einem Musikpädagogen. Tja, und dann habe ich mich einfach angeboten.

**Wie gestaltet sich konkret die Arbeit mit den Jugendlichen? Was steht auf dem Programm?**

Auf jeden Fall muss ein Programm erarbeitet werden. Weniger im Sinne der eigenen pädagogischen Ansichten oder Bedürfnisse, als individuell d.h. auf den einzelnen Jugendlichen zugeschnitten. Die Kiddies mögen ihre Schwierigkeiten haben, aber im Wesentlichen gibt es kaum einen Unterschied zu einer herkömmlichen Musikschule. Wir erlernen mit ihnen verschiedene Instrumente,

je nach Wunsch der Jugendlichen. Der eine möchte Gitarre lernen, ein Anderer Klavier oder Schlagzeug. Am meisten unterrichte ich momentan Klavier. Im Saarland, in Saarlouis und Sankt Wendel, bin ich dagegen vor allem als Gitarrenlehrer tätig.

**Wie reagieren denn die Jugendlichen auf dieses Angebot?**

Meistens mit großer Begeisterung und Zufriedenheit. In all den Jahren hatte ich eigentlich nie ein negatives Erlebnis. Natürlich passiert es hin und wieder, dass der eine oder die andere aufhört - was auch völlig normal ist. Sie müssen ja ihr Leben weiter gestalten, müssen Praktika absolvieren und haben unter Umständen nicht mehr genügend Zeit sich mit Musik zu beschäftigen. Ich kann allerdings guten Gewissens behaupten, dass ich einigen die Musik mit auf den Weg gegeben habe und das ist doch super.

**Musik hat ja auch etwas Therapeutisches...**

Auf jeden Fall. Musik stimuliert gewisse Areale im Gehirn, die für die Konzentration und die Motorik zuständig sind. Wer intensiv ein bestimmtes Instrument erlernt, der steigert automatisch seine Ausgeglichenheit und Konzentration. Daran mangelt es oft im Alltäglichen - nicht bloß bei Heranwachsenden, auch bei vielen Erwachsenen.

**Was bringt Ihnen die Musik im eigenen Leben?**

Zufriedenheit und das Bewusstsein, etwas Sinnvolles zu gestalten. Musik ist mehr oder weniger eine Dienstleistung. Man bietet den Leuten gewisse ästhetische Figuren an. Wie sie anschließend damit umgehen und ob es sie besser fühlen lässt, das ist ihnen selbst überlassen. Während des Musikunterrichts sieht man die Wirkung jedenfalls sofort.

**Ist das auch eine Genugtuung für Sie, Musik nun anders unterrichten zu dürfen als es ihre Lehrer taten?**

In gewisser Weise schon. Natürlich gehört zur Musik das Erlernen der technischen Grundkenntnisse. Ohne geht es nicht. Aber ich biete meinen Schülern

schon die Möglichkeit an sich zu entfalten und darin, denke ich, bin ich auch ziemlich gut.

**An was fehlt es den Jugendlichen vom Liewenshaff am Meisten?**

Vielen fehlt einfach ein trautes Heim und das ist natürlich für einen heranwachsenden Menschen ein riesenproblem. Die meisten brauchen einen stabilen Halt im Leben und das bietet ihnen Liewenshaff. Ich bin richtig froh, dass ich in so einem Verein arbeiten darf.

**Wenn man wie Sie auf der Straße musiziert, kommt man da auch mit den Menschen, die dort leben, mit Obdachlosen, in Kontakt?**

Es kommt immer wieder zu Kontakten. Ich muss allerdings sagen, dass die meisten von ihnen nicht unbedingt scharf darauf sind mir ihr Leben zu erzählen. Ich unterhalte mich daher in der Regel nur knapp mit ihnen. Ich kann mir ganz gut vorstellen, dass jeder von diesen Menschen ein sehr schwieriges und bewegtes Leben hatte. Nachzuhaken und sie auszufragen, finde ich daher nicht fair.

**Ist Musik in dem Fall vielleicht eine Art miteinander zu kommunizieren?**

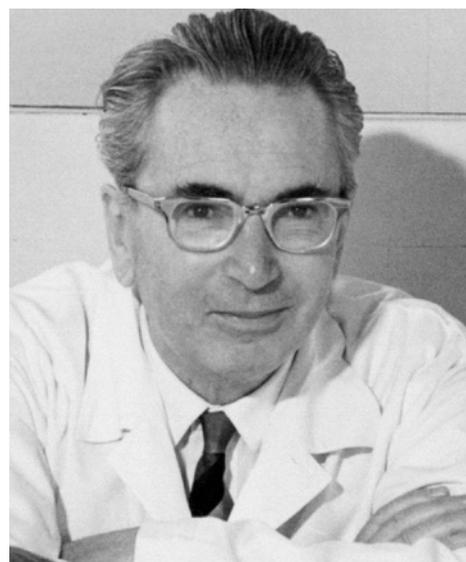
Ich habe einmal in Saarlouis gespielt und nicht weit weg von mir saß ein junges Mädchen, vermutlich aus Rumänien. Da der Raum auf der Straße manchmal sehr knapp sein kann, hatte ich Bedenken, dass ich ihr eventuell das Geschäft verderben könnte. Aber irgendwann ist sie aufgestanden, ist auf mich zugekommen, hat mir Geld zuzuworfen und sich bei mir bedankt. In solchen Momenten, weiß man im Grunde gar nicht mehr so richtig wo oben und unten ist. Oft passiert das allerdings nicht, denn auf der Straße herrscht in der Regel dasselbe Konkurrenzverhalten wie in der Arbeitswelt. Hin und wieder kommt es auch zu Schwierigkeiten. Man kann sich aber mit jedem Menschen unterhalten. Das ist auch etwas, was man lernt, wenn man seine Kunst auf der Straße auslebt. Man muss eben sozial sein. Das ist verdammt wichtig. ■

**Viktor Frankl (1905-1987)**, neurologue, psychologue, auteur de nombreux essais sur la « Logothérapie », qu'il présenta en 1946.

Le chercheur autrichien s'est spécialisé dans les questions anthropologiques et psychologiques de la condition humaine et dans la nécessité de récupérer le psychisme de l'individu fragilisé et son avenir compromis, afin de parvenir à une guérison « post-traumatique », un sujet d'une surprenante actualité.

Frankl a développé la philosophie thérapeutique « Logothérapie », dans le but

maladies terminales et invalidantes, la dépression ou le décès d'un être cher, tout peut nous arriver dans la vie, à nous tous. Et il est peu probable que nous y soyons préparés. Des plus privilégiés aux plus démunis. La capacité à développer des mécanismes de stoïcisme et de guérison de la souffrance qui nous est imposée lorsque nous existons peut elle-même être une forme de « sens, de réussite intérieure ».



# Viktor Frankl et la psychothérapie de la vie

João Pires

d'encourager la récupération de la « capacité intérieure » et le développement du stoïcisme psychologique, afin de valoriser la « tâche centrale de la vie et la recherche du « soi dans un plus authentique », comme solution pour la motivation à retrouver les valeurs essentielles de la vie, en laissant de côté les distractions et « le fouillis matérialiste », auquel nous sommes actuellement confrontés dans la vie quotidienne.

Au lieu de classer l'anxiété, la dépression, comme un écart du normal vers l'aliénation sociale, la logothérapie ou psychothérapie existentielle considère ces troubles comme un processus de développement et de maturation de la condition humaine.

## La tempête, le calme et la récupération de l'épave

Cela arrive à tout le monde, les revers, les pertes émotionnelles, physiques et financières, les situations d'abus, d'injustice, les

Que votre souffrance ait un sens ou non dépend de l'être humain et des personnes concernées. Selon Viktor Frankl, s'il est soutenu et aimé de manière « suffisante et adéquate », l'être humain peut « réagir par la guérison, et même viser ce qu'on appelle la « croissance post-traumatique », c'est-à-dire la récupération psychosomatique souhaitée.

## La psychothérapie de la vie et comment faire le « Reset »

La question de savoir comment se retrouver, quand tout semble perdu, quand la vie va à contre-courant et quand on se sent incapable de trouver une solution, quand on perd la capacité de résister, parce qu'il semble inutile de persister. Comment faire un « reset » et retrouver la résilience pour repartir ? Que faire pour retrouver l'envie de vivre ? Quel est le chemin, quelle solution pour guérir la douleur, la solitude, l'isolement, la dépression, retrouver l'équilibre intérieur ?

Les thérapies et les solutions ne manquent pas dans les livres d'auto-assistance : Selon une analyse du psychologue autrichien Viktor Frankl, la majorité des personnes concernées se réfugient dans la recherche du plaisir, qu'il s'agisse d'alcool ou de drogues, d'antidépresseurs, c'est-à-dire de toute autre forme immédiate de suppression de la douleur, et dans les cas extrêmes, cela peut entraîner le suicide. Mais le psychologue prévient que le bonheur ne peut et ne doit jamais être l'objectif final et immédiat, mais toujours le résultat » pour donner un sens à l'existence et au bien-être, mental et physique.

Le travail personnel est nécessaire pour créer des défenses et des mécanismes internes de résistance et de récupération psychologique, qui renforcent la résilience et la récupération face à des attaques traumatiques inattendues et indésirables, indépendantes de notre contrôle et typiques de l'existence tout au long de la vie. ■

De son enfance, il se souvient comme d'un sombre nuage planant au-dessus de sa vie. Tourmentée, torturée par son beau-père, il préfère ne pas parler de cette période de sa vie. Avec la fin du régime dictatorial dans les années 90, Alex quitte son pays pour la Grèce voisine avec quelques-uns de ses pairs pour commencer une vie nouvelle. Or où qu'il aille, la mélancolie le suivait, et d'abord cette pensée pour ses enfants, entretiens adultes, qui l'appellent rarement au téléphone, mais dont il se souvient avec nostalgie et larmes. Au Luxembourg où Alex vit depuis maintenant environ six ans, il essaie de mener une vie tranquille. Aujourd'hui, alors qu'il approche la soixantaine, ce qu'Alex souhaite avant tout, c'est une vie aussi paisible que possible. Travailler à Stëmm lui aura permis de passer ses journées en compagnie de personnes issus de différents pays du monde et à ne pas ressentir la monotonie de la vie. Après des années passées au contact avec des nations diverses, Alex comprend et parle 7 langues parmi lesquelles, pour n'en citer que quelques-unes le français, le luxembourgeois, l'anglais, l'italien ou encore le portugais.

# « Je préférerais travailler tous les jours de la semaine »

Eloigné depuis plus de trois décennies de son pays d'origine, l'Albanie, il est impossible pour Alex d'évoquer sa vie sans être touché par ce qu'il a vécu.

Entretien : Xhemail Bytyqi

**Alex, après avoir voyagé à travers différents pays d'Europe, te voilà arrivé au Luxembourg. Est-ce que le Luxembourg est pour toi le lieu où tu ressens le plus clairement pour toi une opportunité de vie ?**

J'ai erré à travers de nombreux pays, à la recherche d'une vie normale. Même si j'adorais le travail que je fais maintenant, ce n'était pas évident pour moi de trouver un emploi dans les régions où je me déplaçais sans connaître personne. Je dormais dans la rue et je passais des journées entières, affamé à ramasser des cigarettes jetées par terre. Parfois, je ne restais que quelques jours dans un même endroit avant de déménager ailleurs, à la recherche de travail et d'un logement. La

vie m'a souvent claqué la porte au nez. Au Luxembourg, je suis arrivé par hasard, car ici personne ne m'attendait non plus.

**Dirais-tu que tu as retrouvé en cet endroit, le Luxembourg, le rêve d'une vie normale que tu avais perdu ?**

Je suis arrivé au Luxembourg sans aucune pièce en poche. Au début, on m'a proposé un logement pour ne pas courir le risque de terminer dans la rue. Je cherchais un emploi et on m'a proposé celui-ci. Je ne demandais pas plus que ça.

**Est-ce que le travail te facilite ton quotidien ?**

Oui, les week-ends ne passent que



lentement pour moi et de manière quelque peu monotone. Je préférerais travailler tous les jours de la semaine. Le travail que je fais à la Stëmm n'est ni difficile ni fatiguant. Le temps passé sans travailler m'ennuie, tandis que le travail en soi me détend. La communication avec mes collègues se passe bien. Stëmm, c'est un bon environnement de travail, où j'aime passer mon temps.

**Vous nous avez dit que le logement a souvent posé problème pour vous dans le passé. Est-ce que vous avez réussi à le résoudre entretiens ?**

Oui, et fort heureusement l'appartement que j'habite est proche de mon lieu de travail. Je suis reconnaissant envers ce pays, le Luxembourg, pour les opportunités de travail et de résidence qu'il m'a offertes.

Avec Alex, on peut parler longuement de son passé, et de son quotidien actuel - sous son sourire se cache la souffrance de sa vie d'autrefois, dont il n'aime pas se souvenir. ■



## Excursion à Walygator avec Stëmm Hollerich

## Solidarité entre APL et la Stëmm



C'est dans le cadre de leur traditionnelle fête qui s'est déroulée le dimanche 30 juin sur le splendide site du lac d'Echternach, que le président de l'association Amitié Portugal-Luxembourg (APL), Silvio Duarte, a remis un chèque de 2500 € à Alexandra Oxacelay, directrice de la Stëmm vun der Strooss. Cette somme a été collectée grâce à l'engagement de l'ensemble des membres de l'association lors de la fête du 27 avril.

Comme l'a souligné Alexandra Oxacelay, ce n'est pas la première fois que l'asbl Amitié Portugal-Luxembourg soutient la Stëmm. Elle suppose donc que cette solidarité est directement liée au fait que 14 % des personnes défavorisées accueillies chaque jour au sein des différents restaurants sociaux, dans lesquels près de 200 000 repas ont été servis en 2023, sont de nationalité portugaise.

## Thank you to the mini-business BIG BEEF BURGER!



**As part of their mini-business BIG BEEF BURGER, eight pupils from the Lycée Classique in Echternach managed to raise €700 for Stëmm vun der Strooss.**

It is honourable to mention that the young people themselves decided to donate their profits to the Stëmm to support people in need. The contact was made by Paul Kohlen, teacher of the mini enterprise.

On Tuesday 9 July, Dany Frank, volunteer coordinator at Stëmm, was invited to the official handover of the donation, which took place as part of the end-of-year party at the Lycée Classique in Echternach in the presence of three students from the mini-business, Charel, Lara and Sofia.

She said it was "really impressive that Charel and his team demonstrate such social awareness. Recognising one's own happiness and then sharing it with the less fortunate in our society is a fundamental value of our community. A big thank you also goes to Mr Kohlen and the school management for their support with this project."



## Les scouts s'engagent pour la Stëmm

**C'est sur initiative de Selina Schroeder qu'une cinquantaine d'enfants des groupes Biber, Wëllefcher, AvEx et CaraPio du Groupe Saint Benoît de Clervaux avaient organisé une vente de produits divers lors du dernier marché de l'avent et cela au bénéfice de la Stëmm vun der Strooss.**

Après une brève présentation des activités et des problématiques auxquelles l'association qui oeuvre en faveur des plus démunis fait actuellement face, Alexandra Oxacelay a souligné : « Pour faire rentrer 1 500€ dans une caisse, il faut vraiment vendre beaucoup d'articles et je vous félicite pour votre geste de solidarité. Cet argent sera utilisé pour aménager un nouveau local d'accueil dans le cadre de l'extension du restaurant social de Hollerich au 7, rue de la Fonderie. Malgré l'été, ce sont en moyenne 450 repas qui y sont servis chaque jour. »

La remise de don officielle s'est déroulée le samedi 6 juillet au chalet Bréibich, lieu de rencontre du Groupe Saint Benoît de Clervaux, affilié au mouvement des Guides et scouts du Luxembourg, dans le cadre d'un barbecue de clôture avec les enfants et leurs parents.



Tournoi de foot de Stëmm à Esch-sur-Alzette



Visite des Grottes de Han avec Immo Stëmm  
et Schweesdrëps

## Michel Hoffmann



Foto: Charles Soubry VDL

Lëtzebuerg, de 24. September 2024

De leschte Méindeg hätt ee kënnen an de Büroer vun der Stëmm eng Méck fléien héieren, esou aussergewöhnlech roueg war et do. Sonndes owes hat d'Tania mer iwwe Mail déi traureg Noriicht matgedeelt, dass du eis fir ëmmer verlooss hues, an ech hunn d'Ekippen dunn direkt informéiert. Ech hätt der dës Wieder och vill léiwer selwer virgelies, et ass mer awer leider net méi méiglech. Ech weess och, datt eng ganz Rëtsch vu Mataarbechter aus der Stëmm dësen Exercice gär gemaach hätten, well si dir vill méi no stoung wéi ech, mee si haten d'Kraaft net dozou.

Kraaft, dat war eppes, wat dir an all deene Joren, wou mer zesumme geschafft hunn, an och nach duerno, wéi s du krank gi bass, ni gefeelt huet. Ech hunn dech ëmmer dofir bewonnert. Ech weess nach, dass du mir bei der Kaffisma-schinn gesot hues, datt der am Fong näischt aneschters géif iwwegeg bleiwen, wéi positiv ze sinn, well et soss guer kee Wäert méi hätt, op dëser Welt ze sinn. Du hues all Dag genoss wéi wann et däi leschte wär, an du has Recht, well et kann all Moment, fir eis all, eriwwe sinn. Carpe Diem, dat war däi Motto.

Du waars vu Klengem u mat der Krankheet konfrontéiert. Du hues dech missen doduerchkämpfen. Du has bestëmmt op deem Gebitt e grouse Virsprong par rapport zu deene meeschte vun eis, an trotzdeem huet et der net gehollef, haut nach bei eis ze sinn. Du hues géint d'Krankheet gekämpft, mee si war méi staark wéi s du.

E Kämpfer, dat hunn ech och ëmmer an dir gesinn. Ech erënnere mech un déi puer Kéieren, wou mer eis am CHL iwwert de Wee gelaf sinn. E Kaffi hu mer zesummen an der Cafeteria gedronk, mir hunn e bësschen iwwert d'Aarbecht geschwat an allkéiers hues du mech un d'Laache kritt.

Ech ka mech och drun erënnere, dass du mam Sandra a mat mir eng Wett gemaach hues. Du has jo ëmmer dee ganz speziellen Humor, hannert deem s du dech verstoppt hues. Allen dräi si mer matenee krank ginn, a mir sot, datt dee Leschten, deen zeréck op d'Aarbecht géif kommen, deenen aneren eng Fläsch Schampes misst schenken.

Klammer op: (Du wollts do léiwer e Cageot Béier) Klammer zou. Ech hätt der deen esou gäre geschenkt, ech hätt en och gäre mat dir eidel gemaach. Leider koum et net dozou.

Misch, du bass net méi do, mee mir wäerten dech ni vergiessen, well du bleifs fir ëmmer an eisem Häerz, an ech weess, datt mer nach ganz, ganz dacks alleguerten un dech wäerten denken, well du waars net egal ween. Du waars eise Misch.



### Site Ettelbruck

*Restaurant social et lieu de rencontre public*  
47 rue Prince Henri, L-9047 Ettelbruck  
t 49 02 60 - 80  
f.settanni@stemm.lu

### Site Schoenfels

*Centre post-thérapeuthique*  
1 Rue du Village, L-7473 Schoenfels  
t 27 84 66  
t.barrela@stemm.lu

### Site Luxembourg (siège social)

*Restaurant social et lieu de rencontre public*  
*Douche et buanderie*  
*Kleederstuff*  
*Service social*  
*Rédaction – atelier de réinsertion professionnelle*  
7 rue de la Fonderie, L-1531 Luxembourg  
t 49 02 60  
c.bechet@stemm.lu

### Saxophone

*Service d'accueil et hébergement de jour*  
24 rue de Hollerich, L-1740 Luxembourg  
t 49 02 60 - 12  
a.guillaume@stemm.lu

### Kanner Stëmm

*Service de pédiatrie sociale*  
113, rue Gaston Diederich, L-1420 Luxembourg  
t 49 02 60 - 66  
a.sadowski@stemm.lu

### Sites Esch-sur-Alzette

*Restaurant social et lieu rencontre public (lu-ve)*  
112 Rue du Canal, L-4051 Esch-sur-Alzette  
t 26 54 22  
c.contier@stemm.lu

*Restaurant social (dimanche)*

*Kleederstuff*  
32, Grand Rue, L-4132 Esch-sur-Alzette

### Site Sanem

*Schweesdrëps & Stëmm Caddy - ateliers de réinsertion professionnelle*  
*Immo-Stëmm - service logement*  
5 Zone Um Woeller, L-4382 Sanem  
j.vermeesch@stemm.lu (Schweesdrëps)  
s.cantin@stemm.lu (Stëmm Caddy)  
b.klensch@stemm.lu (Immo-Stëmm)  
t 26 57 34 51

## OPGEPASST

op falsch Kollekten a  
falsch «Mataarbechter»

## ATTENTION

aux fausses collectes au  
profit de la Stëmm vun  
der Strooss

D'Stëmm vun der Strooss deelt  
mat, datt si nach ni an och ni wäert  
Leit schécken, fir an hirem Numm  
Zeitungen ze verkafen oder einfach  
Suen opzehiewen.

Wann also ee bei iech doheem  
schellt a seet, hie wär e Mataarb-  
echter vun der Stëmm vun der  
Strooss, gitt him wgl. keng Suen a  
sot der Police Bescheed.

L'association Stëmm vun der Stro-  
oss n'a jamais donné comme mis-  
sion à ses bénéficiaires de faire du  
porte à porte en vue de collecter des  
fonds.

Si un jour une personne se présente  
chez vous pour vous demander de  
faire un don au profit de notre asso-  
ciation, ne lui donnez rien et con-  
tactez immédiatement la police.

\*\*\*\*\*

## DR STËMM CONSULTATIONS MÉDICALES GRATUITES

Consultations médicales gratuites  
une fois par semaine le mercredi  
après-midi dans les locaux de la  
Stëmm vun der Strooss, 7, Rue de  
la Fonderie, L-1531 Luxembourg.  
Renseignements supplémentaires  
au numéro: 49 02 60

Gratis medizinische Behandlung  
jeden Mittwoch Nachmittag in den  
Räumlichkeiten der Stëmm vun der  
Strooss, 7, Rue de la Fonderie, L-1531  
Luxembourg. Zusätzliche Auskünfte  
unter der Nummer: 49 02 60

## Le mendiant sur le trottoir



Sur le trottoir de la ville, au milieu du bruit et du deuil  
Un mendiant silencieux lève la main, sans paroles  
Ses yeux en disent plus que n'importe quelle chanson ou poème  
Ses souffrances que personne n'entend.

Dans ses bras fatigués se cache le destin brisé  
Dans chaque passant tu vois une particule d'espoir  
Mais on s'arrête rarement, et rarement on tend la main  
Nous n'avons pas le temps, nous sommes pressés.

Il regarde les passants, avec espoir et appréhension  
Peut-être qu'il avait autrefois des rêves, comme nous tous  
Mais maintenant il attend juste, parmi la foule sur le trottoir  
Un moment de réconfort, un moment d'humanité.

Dans chaque pièce qui tombe, il ressent une lueur d'espoir  
Un souvenir lointain qui le hante chaleureusement  
Sur ce trottoir froid, où tout le monde passe vite  
Le mendiant reste en mémoire, avec une souffrance sans fin.

